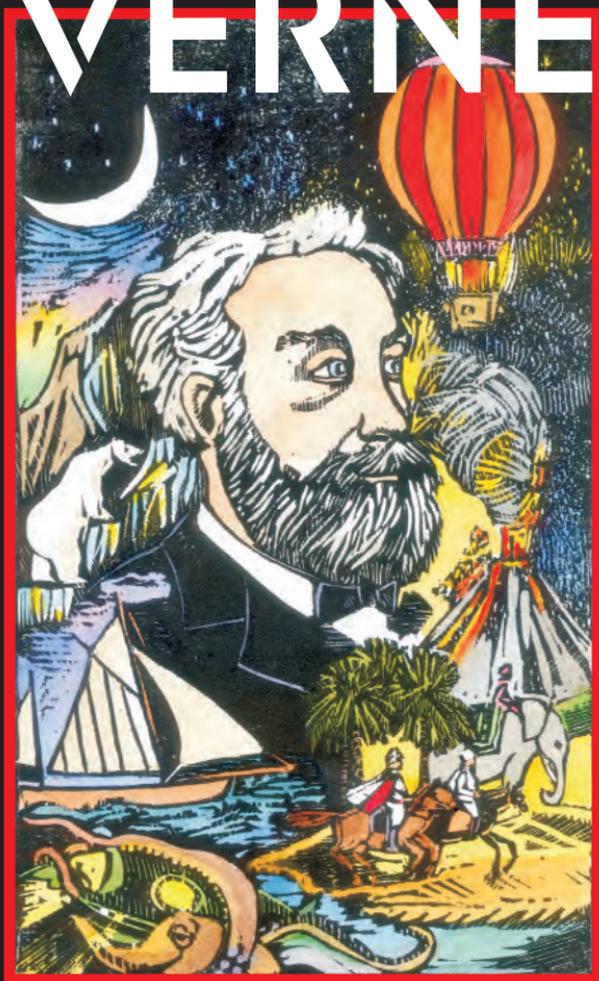


europa

revue littéraire mensuelle

JULES VERNE



POETES DES PAYS-BAS

L'on n'a pas fini d'explorer le devenir et la permanence de Jules Verne, écrivain hors normes dont la personnalité et les écrits ne cessent de se constituer, année après année, en un test de Rorschach complexe et irrécupérable pour quelque cause que ce soit, chacun s'acharnant à lire en Jules Verne ce qui n'est peut-être que le reflet de ses propres attentes : écrivain pour la jeunesse, chantre du progrès techno-capitaliste, libertaire masqué, admirateur des héros de toutes les libérations politiques et coloniales, réactionnaire raciste et antisémite, homosexuel refoulé, misogyne, mauvais père et mauvais époux, éternel adolescent voué au culte de quelques jeunes visages féminins inoubliés, écrivain besogneux à deux volumes par an, fantaisiste juvénile qui ne cesse de déposer des éclats de rire sous ses pages, inventeur génial d'une nouvelle forme de merveilleux en littérature, digne héritier d'une trilogie prodigieuse constituée par Hoffmann, Poe et le premier Balzac, authentique novateur dans l'imaginaire de la modernité, classique nourri de Virgile, de l'Arioste et de Chateaubriand, honnête homme de son temps admirant Zola et Wells, oui, Jules Verne, c'est peut-être tout cela à la fois. Son œuvre est immense et réserve bien des surprises. Le meilleur Verne, comme le montre ce numéro d'Europe, est un écrivain aux multiples arrière-plans, parfaitement maître de son écriture, et pour qui le récit d'exploration n'est que prétexte à une méditation foncièrement poétique quant à l'inconnaissabilité d'un réel que les mots ne parviennent pas à maîtriser, quant aux aléas de l'inscription de l'être dans un espace-temps tyrannique, quant à l'affrontement, même, avec les visages divers du Père et de la Loi.

ÉTUDES ET TEXTES DE

Jean-Pierre Picot, Antoine Faivre, Christian Robin, Samuel Sadaune, Regine Prechel, Pierre Citti, Jean Chesneaux, Jacques Goimard, William Butcher, Marc Soriano, François Raymond, Roger Bozzetto, Philippe Scheinhardt, Robert Pourvoyeur, Olivier Dumas, Piero Gondolo della Riva, Volker Dehs, Eric Weissenberg, Lauric Guillaud, Charles-Edouard Pla.

POÈTES DES PAYS-BAS

Gerrit Kouwenaar, Cees Nooteboom, Judith Herzberg, H.C. ten Berge, Jacq Vogelaar, Rob Schouten, Hans van Pinxteren, K. Michel, Anna Enquist, Lidy van Marissing, Menno Wigman, Alfred Schaffer.

Publié avec le concours de la Fondation pour la Production & la Traduction de la Littérature néerlandaise

SOMMAIRE

JULES VERNE

Jean-Pierre PICOT	3	Jules Verne, pour un centenaire.
Antoine FAIVRE	14	Vers la lune en ballon.

Verne avant Verne

Christian ROBIN	17	Verne inédit.
Samuel SADAUNE	36	Jules Verne en 1862.
Regine PRECHEL	50	Un aperçu du pessimisme vernien.

Jules Verne écrivain

Pierre CITTI	67	La génération de Jules Verne.
Jean-Pierre PICOT	80	Verne, Poe, Schéhérazade.
Jean CHESNEAUX	93	Jules Verne était-il de gauche ? Était-il de droite ?
Jacques GOIMARD	107	Un livre charnière ?
William BUTCHER	121	Les épisodes fantômes de <i>Vingt mille lieues sous les mers</i> .
Marc SORIANO	137	Jules Verne auteur érotique ?
François RAYMOND	141	Le Monde renversé.
Roger BOZZETTO	150	Naviguons sur l'île à hélice.
Philippe SCHEINHARDT	159	Allers et retours de la plume.

Jules Verne privé / Jules Verne public

Robert POURVOYEUR	170	Quelle musique Verne aimait-il ?
Olivier DUMAS	179	Sous les fourches caudines.
Piero GONDOLO DELLA RIVA	187	Les deux Verne.
Volker DEHS	197	Michel Verne, compositeur et poète.

Jules Verne après Jules Verne

Olivier DUMAS	203	Le mystère des romans posthumes.
Éric WEISSENBERG	208	Vernomania.
Lauric GUILLAUD	217	L'influence vernienne sur le roman anglo-saxon.
Charles-Édouard PLA	229	Voyage au centre de la terre.
Jean-Pierre PICOT	236	Repères chronologiques.

POÈTES DES PAYS-BAS

Jan H. MYSJKIN 245 La poésie néerlandaise depuis 1950.

Poèmes de

Gerrit KOUWENAAR, Cees NOOTEBOOM, Judith HERZBERG, H.C. TEN BERGE,
Jacq VOGELAAR, Rob SCHOUTEN, Hans van PINXTEREN, K. MICHEL,
Anna ENQUIST, Lidy van MARISSING, Menno WIGMAN, Alfred SCHAFFER.

CHRONIQUES

Frédéric LEFEBVRE 321 Antonio, une vie.

La machine à écrire

Pierre GAMARRA 326 George Sand.

Les 4 vents de la poésie

Charles DOBZYNSKI 332 Les allumettes suédoises.

Le théâtre

Karim HAOUADEG 340 *Coriolan* rendu aux siens.

Le cinéma

Raphaël BASSAN 344 Melinda et Melinda.

La musique

Martine CADIEU 346 Un récital faustien.

Béatrice DIDIER 349 Dialogues des Carmélites.

Les arts

Michel DELON 352 Primauté de l'impression.

NOTES DE LECTURE

355

Monique BACCELLI, Corinne BAYLE, Martine CADIEU, Denis DEVIENNE, Gaspard DELON, Pierre DROGI, Charles DOBZYNSKI, Alain FEUTRY, Jean-Claude FORÊT, Serge MARTIN, Cecile OUMHANI, Anne ROCHE, Frédéric Jacques TEMPLE, Alain VIRMAUX.

JULES VERNE, POUR UN CENTENAIRE

Il arrive que les proverbes disent juste. « Jamais deux sans trois », proclamait la sagesse des aïeux, et voici aujourd'hui le troisième dossier que la revue *Europe* consacre à Jules Verne. Car, ainsi que le faisait remarquer le regretté Marc Soriano en 1978, face à l'avalanche de travaux et de parutions générés par le cent cinquantième de la naissance de notre Nantais, « *Europe* ne prend que le rouleau compresseur en marche. Elle a été l'une des toutes premières revues à signaler l'ampleur et l'efficacité de cette œuvre, à souhaiter la réévaluation de l'artiste ; elle lui a consacré souvent des études approfondies, des chroniques, et, en 1955, un numéro spécial ». Il y eut 1955, donc cinquante ans après la disparition de l'écrivain, au moment où les studios Disney réalisaient un mémorable *Vingt mille lieues sous les mers* avec Kirk Douglas en Ned Land et le protéiforme Peter Lorre en Conseil ; il y eut 1978, un siècle et demi après la naissance du petit Jules dans une respectable famille de la bourgeoisie de robe, catholique, monarchiste et bretonne ; en cette année du cent cinquantième, Verne accéda en fanfare à la reconnaissance universitaire par la grande porte, celle du programme de l'Agrégation de Lettres modernes (mais, déplorons-le s'il le faut, ce ne fut là qu'un hapax programmatique, jusqu'au jour d'aujourd'hui) ; il y eut un colloque universitaire à Amiens, il y eut l'inauguration d'un Musée Jules Verne à Nantes, couronnée par un beau récital de quatuor à cordes qui avait emprunté son programme à l'un de ceux que jouent les protagonistes de *L'Île à hélice* devant leur public de milliardaires ; et puis il y eut une décade au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, beau château normand dont les murs étaient plus

coutumiers des conférences sur le Nouveau Roman ou la philosophie de Heidegger ; à ce colloque débarqua, hilare et irrésistiblement sympathique, vêtu d'une veste de smoking et d'un short de tennis, un Ray Bradbury qui, malgré la guerre froide encore d'actualité, retrouva pour chanter la gloire de Jules Verne les mêmes accents technolyriques que l'ingénieur Cyrille Andreev préfaçant en 1955 les œuvres complètes de Verne en édition soviétique... Puis c'est aujourd'hui, à l'occasion du centenaire de la mort de Jules Verne, en espérant qu'il soit à nouveau au programme de l'Agrégation, et en redoutant qu'un plumitif mal inspiré n'élève l'idée incongrue de faire transférer ses cendres au Panthéon, ce troisième numéro d'*Europe*, dont l'ambition est de donner à voir le Jules Verne nouveau qui reste, fondamentalement et prioritairement, un Jules Verne à lire et à faire lire.

Jamais deux sans trois. Qui de nous tous sera à même de juger du quatrième, celui du bicentenaire de 2028 ? Mais l'essentiel n'est pas là. L'essentiel, c'est que pour un amateur ou pour un passionné de théorie de la réception littéraire, ces trois numéros d'*Europe* puissent constituer à eux seuls un très révélateur champ d'investigation, s'agissant du devenir et de la permanence d'une figure d'écrivain hors normes, dont la personnalité et les écrits ne cessent de se constituer, année après année, en un test de Rorschach complexe et fondamentalement irrécupérable pour quelque cause que ce soit, chacun s'acharnant à lire en Jules Verne ce qui n'est peut-être que le reflet spéculaire de ses propres attentes : écrivain de divertissement pour la jeunesse, chantre du progrès techno-capitaliste, libertaire masqué, admirateur de tous les héros en lutte pour la libération de leur sol, réactionnaire raciste et antisémite, homosexuel refoulé, misogyne, mauvais père et mauvais époux, éternel adolescent voué au culte de quelques jeunes visages féminins inoubliés, écrivain besogneux à deux volumes par an, fantaisiste juvénile qui ne cesse de déposer des éclats de rire bien camouflés sous ses pages, scribe appliqué des découvertes géographiques et technologiques de son temps, inventeur génial d'une nouvelle forme de merveilleux en littérature, digne héritier d'une trilogie prodigieuse constituée par E.T.A. Hoffmann, Edgar Poe et le premier Balzac, immense écrivain de second rayon, authentique novateur dans l'imaginaire de la modernité, classique nourri de Virgile, de l'Arioste et de Chateaubriand, honnête homme de son temps admirant Zola et Wells,

oui, Jules Verne, c'est peut-être tout cela à la fois : mais il faut tout lire, et le corpus est immense, et réserve bien des surprises. La tentation est forte — pour un vernien depuis l'enfance, et à qui Verne permet, parmi d'autres, de rester enfant —, de déclarer dogmatiquement et péremptoirement : nul ne connaît vraiment Jules Verne s'il n'a pas lu... s'il n'a pas lu quoi ? S'il n'a pas lu *Le Chancellor* — et voilà pour le voyage au bout de l'horreur et de la tentation anthropophage ; s'il n'a pas lu *Le Rayon vert* — et voilà pour un délicieux et délicat portrait féminin, assorti d'un réquisitoire féroce contre les tentations contre-utopiques de l'hégémonisme scientiste ; s'il n'a pas lu *Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'hémisphère austral* — et voilà pour un beau et noble portrait de « primitif », guide africain que la *Weltanschauung* occidentale laisse narquois et dubitatif ; s'il n'a pas lu *Monsieur Ré-dièze et Mademoiselle Mi-Bémol* — et voilà pour la découverte à regret de la différenciation sexuelle, et l'entrée dans une mutation pubertaire qui n'est qu'une expulsion hors de l'Éden androgyne ; s'il n'a pas lu le génial et monstrueux *Hector Servadac* — et voilà pour l'antisémitisme le plus primaire et le plus déshonorant ; s'il n'a pas lu *Sans dessus dessous* — et voilà pour une certaine science appliquée à servir le capitalisme et le colonialisme, vouée de carnivalesque manière au ridicule le plus réhibitoire ; s'il n'a pas lu *Le Château des Carpathes* — et voilà pour *Orlando Furioso* réécrit ou revisité sous couvert d'une fiction traitant du phonographe comme d'une forme de nécrophilie esthétique ; s'il n'a pas lu le diptyque *Tribulations d'un Chinois en Chine* et *Les Cinq cents millions de la Begum* — et voilà pour une étonnante méditation, juste au tournant de la cinquantaine, sur la mort, la solitude et la tentation du suicide.

Encore faudrait-il avoir pris le temps de lire, intégralement et attentivement, et *Le Voyage au centre de la Terre*, absolu chef-d'œuvre selon nous, et *Vingt mille lieues sous les mers*, et *Les Enfants du capitaine Grant*, et *Autour de la Lune*, et *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. S'y révèle un écrivain aux multiples arrière-plans, parfaitement maître de son écriture, et pour qui le récit d'exploration n'est que prétexte à une méditation foncièrement *poétique* quant à l'inconnaissabilité toute spéculaire d'un réel que les mots ne parviennent pas à maîtriser, quant aux aléas de l'inscription de l'être dans un espace-temps tyrannique, quant à l'affrontement, même, avec les visages divers du Père et de la Loi.

Encore faudrait-il savoir démêler le vrai Jules Verne du Jules Verne sous influence, ou du Jules Verne parasité, ou du Jules Verne sournoisement apocryphe. Car, la récente parution chez Slatkine en trois volumes de la correspondance Verne-Hetzel s'avère à cet égard accablante. De 1864 à 1886, l'écrivain n'a jamais la liberté d'écrire ce qu'il souhaite : pour le meilleur et pour le pire, son éditeur est là qui le critique, le harcèle, le contraint de corriger, de supprimer, de réécrire. *L'Île mystérieuse* est-elle de Verne ou de Hetzel ? Quel sens peut avoir le dénouement des magnifiques *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, quand on sait que Jules a dû refaire un dernier chapitre à la guise de son sourcilleux mentor ? D'autant plus que Hetzel, éditeur sagace, et lui-même écrivain, n'est pas toujours dans son tort. Avouons-le, Hetzel n'a pas mal agi en refusant de publier *Paris au XX^e siècle*, qui n'est sûrement pas le chef-d'œuvre inconnu que l'on croit, mais qui n'est peut-être qu'une satire dans l'air du temps, pour ne pas dire un *remake* un peu trop narcissique du *Monde tel qu'il sera* d'Émile Souvestre, ou du pamphlet de Toussenel, *Les Juifs rois de l'époque*. Mais en agissant de la sorte, Hetzel a interdit à Jules Verne de s'aventurer sur les terres de l'anticipation proprement dite, laissant ainsi le champ ouvert à Rosny aîné et H.G. Wells. Il n'est donc pas étonnant que Verne multiplie les incartades souterraines, et aille même — c'est depuis longtemps notre hypothèse — jusqu'à caricaturer Hetzel sous les traits du monolithique Docteur Antekirtt (seconde identité d'un *Mathias Sandorf* devenu riche et omnipotent) ou, plus encore, du terrible Professeur Schultze, dans *Les Cinq cents millions de la Begum*. À cet égard, il faut lire le dévastateur et iconoclaste *Sans dessus dessous*, paru en 1889, comme un acte de libération allègre, Verne n'ayant plus devant lui que le fils de Hetzel, Louis-Jules, envers lequel il n'est pas tenu par la même reconnaissance mitigée.

Il en va de même pour ces deux textes si fascinants à divers égards que sont *Les Cinq cents millions de la Begum* et *L'Étoile du Sud* : dans l'un et l'autre cas, il s'agit, on le sait, de manuscrits confiés à Hetzel par le communard en exil Paschal Grousset, et que Verne a été invité à *rewriter* ; or, dans le cas du premier de ces ouvrages, on a affaire à l'un des romans « verniens » les plus atypiques, les plus angoissés, les plus visionnaires qui soit : en l'absence des manuscrits originaux — on peut supposer qu'en attendant le moment opportun de les faire surgir aux yeux des éditeurs et du public, ils n'ont pas été

perdus pour tout le monde —, il est impossible de juger de ces deux œuvres autrement que par hypothèses et par conjectures.

Heureusement, et c'est là la nouveauté par rapport à 1978, la troisième hypothèse, celle pesant sur les textes posthumes, a été levée grâce à l'acharnement du collectionneur Piero Gondolo della Riva : il est avéré à présent que *tous* les textes publiés sous le nom de Jules Verne après le décès de l'écrivain en 1905 ont été « révisés » par son fils Michel.

Le vrai Jules Verne ? Une chose est certaine du moins : Verne n'est pas Alexandre Dumas père, et n'a jamais fait écrire ses romans par un quelconque Auguste Maquet. Patient forçat de la plume et de l'encrier, Verne reste à cet égard le frère d'un Honoré de Balzac, la longévité en plus.

Mais il y a un autre Jules Verne, double encombrant et accapareur, qui vient s'interposer entre le lecteur et le « vrai » Jules Verne. Cet autre Jules Verne, c'est le mythe Verne, ou la nébuleuse Verne, rançon inévitable d'une gloire presque immédiatement mondiale, c'est le Verne « produits dérivés ». Adaptations cinématographiques, feuilletons télévisés, bandes dessinées, jouets, maquettes, jeux de cartes, assiettes décorées, « trophées » Jules Verne et « prix » Jules Verne, sans parler du phénomène parfois désintéressé, trop souvent spéculatif, de la bibliophilie vernienne : autant d'écrans, autant de mirages, autant de perspectives déformantes, dont l'étude peut à l'occasion, soyons juste, s'avérer passionnante. À cette liste, il faut hélas ajouter la question des *éditions* des textes verniens, puisque la maison Hachette, une fois racheté le fonds Hetzel, ne s'est pas privée, durant des décennies, de publier des versions abrégées des romans d'origine. Ainsi, même le lecteur qui aura passionnément découvert le monde des *Voyages extraordinaires* en dévorant les fameux « classiques verts » Hachette à jaquette illustrée, est-il réduit lui aussi à tenter un *voyage au centre de Jules Verne*, en descendant au travers de tant de strates et de couches géologiques accumulées jusqu'au cœur, jusqu'au noyau : le texte vernien d'origine. Mais lequel ? Celui de la première publication en feuilleton ? Celui de la première édition brochée ? Ou celui de la première édition en cartonnage polychrome ? Ou celui — et là il faut se faire Dante conduit par Virgile, ou Énée guidé par la Sibylle — des manuscrits ? Bien du travail reste à faire, on le voit, et il est temps que Verne accède enfin à son véritable statut de véritable écrivain : il est temps que vienne le temps des éditions critiques. Certains s'y emploient, qui ont leur place dans ce numéro.

Comment ce troisième dossier Jules Verne de la revue *Europe* a-t-il été envisagé ? Répétons-le, c'est en ayant sous la main le n° 112-113 d'avril-mai 1955 et le n° 595-596 de novembre-décembre 1978 que l'on saisira le mieux ce qu'il en est du devenir et de la permanence de la figure vernienne. Le sommaire du n° 112-113 comporte en effet des contributions que l'on aurait tort de croire vieilles, obsolètes, démodées. Le bel éditorial de Pierre Abraham met d'emblée l'accent sur la dimension morale et progressiste de l'écrivain, assortie d'une autre dimension tout aussi problématique, la dimension *réaliste* de son écriture. Deux citations suffisent :

« C'est Lyautey, dans ses *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, qui rapporte ainsi sa conversation avec un fonctionnaire aux conceptions attardées :

— Tout ça, mon général, c'est du Jules Verne.

— Mais oui, mon bon monsieur, c'est du Jules Verne, parce que depuis vingt ans, les peuples qui marchent ne font plus que du Jules Verne. »

À la page suivante, Pierre Abraham cite le témoignage d'un de ses amis « physicien de grande classe », qui atteste du sérieux de l'information scientifique mise en œuvre par Verne dans ses ouvrages. Et de poursuivre ainsi : « Concluons ces lignes brèves par une citation du romancier. Elle date de 1868, et figure dans une lettre qu'il écrivait à son père tandis qu'il travaillait à *Vingt mille lieues sous les mers* : "Tout ce qu'un homme est capable d'imaginer, d'autres seront capables de le réaliser." Avec toutefois cette condition remplie par lui, que l'imaginatif tienne compte des données théoriques issues du réel. Ces lois scientifiques qui régissent le réel, qui sont le réel élaboré par l'esprit humain, qui sont une autre forme de réel. Jules Verne écrivain réaliste... »

La dernière partie de l'éditorial de Pierre Abraham, s'appuyant sur *Le Comte de Monte-Cristo*, sur le début de *De la Terre à la Lune*, sur le peu connu *P'tit Bonhomme*, développe avec finesse la thèse du Jules Verne « révolutionnaire souterrain » qui serait aussi « un homme fin, qui sait manier sa langue et connaît le point exact au-delà duquel il choquerait une partie de son public ». En somme, ce Verne-là pourrait faire sienne la devise à double sens d'un Descartes : *Larvatus prodeō*.

Cette présentation de Pierre Abraham est suivie d'une très dépassée notice (c'était encore l'époque où la « biographie » de Marguerite Allotte de la Füye faisait foi), notice résumant l'œuvre et

la vie de l'écrivain, et ainsi titrée : « Jules Verne (1828-1905), professeur d'énergie, amuseur et prophète ». Il faut aussi faire un sort à une curieuse nouvelle signée Georges Fournier, dans laquelle l'auteur imagine qu'il rencontre, en 1955, le capitaine Nemo, lequel n'a pas changé depuis 1870, lui qui déclare, après s'être auto-cité en des termes que l'on reconnaîtra facilement : « *Croyez-vous que j'ignore qu'il existe des êtres souffrants, des races opprimées sur cette terre, des misérables à soulager, des victimes à venger ? Ne comprenez-vous pas ?...Croyez-vous que j'ignore les massacres anglais du Kenya, la répression française en Afrique du Nord, à Madagascar, l'abominable discrimination raciale aux États-Unis et en Afrique du Sud, l'exploitation colonialiste partout ?* » Cria-t-on à la récupération politique de Jules Verne ? Pas si vite ! D'abord, Verne n'est pas responsable des propos que tient son héros, ensuite il suffit d'aller se plonger dans le bel essai, fort mal accueilli à sa parution, et qui reste néanmoins l'un des ouvrages les plus *intelligents* et *compétents* jamais consacrés à Jules Verne, de Jean Chesneaux : *Jules Verne, une lecture politique*, paru en 1971 et réédité en 1982. Ce que l'essayiste, spécialiste engagé de l'histoire des mouvements ouvriers et révolutionnaires en Chine et au Viêt-nam, décèle dans l'ensemble des *Voyages extraordinaires* n'entre guère en discordance avec les quelques pages de la très militante nouvelle de Georges Fournier.

Mais le plat de résistance du sommaire de 1955 est sans nul doute constitué par la traduction française de la longue préface (p. 22-48) de Cyrille Andreev. Verne y est évidemment envisagé comme un écrivain scientifique, réaliste et progressiste, et la conclusion de ce texte mérite elle aussi d'être citée : « En ouvrant les livres de Jules Verne, le lecteur pénètre, comme par une porte grande ouverte, dans un monde magnifique, plein de couleurs, de mouvement et de vie. Dans ces lointains purs et transparents, il découvre d'un seul coup tous les pays du monde et toute l'humanité qui lutte contre les forces du mal dont elle finit toujours par triompher, qui conquiert les régions souterraines et sous-marines, l'atmosphère et l'espace interplanétaire, qui avance irrésistiblement vers le monde grandiose de l'avenir. » Soit, l'adverbe *irrésistiblement* et l'adjectif *grandiose* sont sans nul doute de trop. Soit, la lecture de *Paris au XX^e siècle* vient irrémédiablement bousculer et basculer de telles certitudes. Mais en termes de *réception*, comment nier que ce Jules Verne-là soit aussi

vrai que ce Jules Verne-ci ? Il y a, depuis les limbes des *Voyages extraordinaires* jusqu'aux textes ultimes, une dimension *utopique* qui ne cesse d'imposer son évidence.

En 1978, changement de décor. Le temps de l'Université est venu, et avec est venu le temps du soupçon. Le numéro 595-596, présenté par Marc Soriano, regroupe pour l'essentiel des textes issus du colloque tenu à Amiens en novembre 1977. Certains n'ont pas pris une ride, et témoignent d'une approche nouvelle de l'œuvre : « Le jeu dans *Robur le Conquérant* » signé Christian Robin, s'intéresse au caractère ludique de l'écriture vernienne, et l'inscrit d'emblée dans une perspective qui, se continuant par un Roussel ou un Jarry, aboutit aux travaux de l'Oulipo. Daniel Compère, l'Amiénois qui dès le début des années soixante avait entrepris avec père, mère et frère un inlassable travail de réévaluation tant de l'œuvre que de la personnalité de l'ancien conseiller municipal d'Amiens, envisage dans son étude « Jules Verne et la modernité » les diverses confluences de la prose vernienne avec des contemporains ayant pour nom Rimbaud, Baudelaire, Mallarmé, Lautréamont. Texte magnifique, celui de Nicolas Wagner, « Le soliloque utopiste des *Cinq cents millions de la Begum* » révèle la dimension d'angoisse thanatologique véhiculée par ce roman « impur » (voir *supra*) peuplé de veufs, de célibataires, d'orphelins. Mais c'est aussi dans ce numéro que s'ouvre publiquement le « procès des posthumes », avec une étude où Piero Gondolo della Riva établit sans ambages que les romans publiés après la disparition de Jules en 1905 ont tous été réécrits et modifiés, parfois jusqu'au détournement de fonds intellectuels, par Michel. Témoignage à charge, *La Chasse au météore*. Suit une lettre embarrassée du petit-fils de l'écrivain, Jean Jules-Verne, auteur d'une biographie très lacunaire consacrée à son illustre aïeul, et qui jusqu'à ses derniers jours refusera d'admettre ce qui semble avoir été longtemps un secret de famille à garder jalousement. Nous pouvons en témoigner nous-même, ayant eu à subir en 1978 une vigoureuse algarade publique de la part de Jean Jules-Verne pour avoir osé poser la question du *Secret de Wilhem Storiz* : cadavre dans le placard, et non pas cadavre exquis, est restée pendant soixante ans, pour les descendants de Verne, la question du *rewriting* filial. Mais depuis longtemps, dès les années quarante pour les membres les plus avisés de la Société Jules Verne d'alors, le ver était dans le fruit.

Le ver est dans le fruit. Le temps du soupçon est venu, disions-nous, dans ce numéro de 1978. Le titre de l'éditorial de Marc Soriano donnait d'emblée le ton : « Vernir / Dévernir ? ». L'auteur s'y inscrivait en faux contre la tonalité d'ensemble du numéro de 1955 : « Est-ce une raison, dans ce dernier quart du XX^e siècle, pour cacher que Verne, sur beaucoup de problèmes concernant l'économie ou les pays de l'actuel tiers-monde, partage les opinions de la plupart des cadres moyens de la bourgeoisie de l'époque ? Les textes sont là pourtant — correspondance et aussi romans — qui nous permettent de suivre d'une œuvre à l'autre les résurgences, les repentirs et les nuances de ce racisme qui s'acharne essentiellement contre les noirs, les juifs et les métis, de cet antisocialisme qui atteint son paroxysme au moment de la Commune et que ne parviendront à atténuer ni les discussions avec Michel Verne ni la collaboration littéraire avec Paschal Grousset [...]. »

Marc Soriano vient alors de publier une biographie de Verne, pavé dans la mare qu'il serait bon de rééditer à l'occasion du centenaire, et qui montre à quel point les relations de cet illustre spécialiste de la littérature de jeunesse avec le plus illustre des représentants, fût-ce partiellement, de cette littérature, furent marquées du sceau de la passion racinienne : amour et haine. Dans la continuité des « découvertes » d'un Marcel Moré concernant la supposée ambiguïté sexuelle de l'écrivain, Marc Soriano dressait un portrait polémique de Jules Verne, raciste, antisémite, misogyne, obsédé sexuel, homosexuel refoulé — qui avait en tout cas le mérite d'arracher l'écrivain à ce piédestal d'honorabilité style III^e République et distribution des prix de fin d'année où la *doxa* le tenait cantonné depuis tant de décennies. Le colloque de Cerisy de juillet 1978, organisé par Marc Soriano, Simone Vierre (le premier universitaire à avoir osé préparer et soutenir en 1973 une Thèse de Doctorat sur Verne), et l'irremplaçable François Raymond, se plaçait sous le signe des Sciences humaines et faisait entrer notre écrivain dans la cour des grands, et même des très grands.

Le numéro d'*Europe* que l'on a entre les mains a donc voulu mettre l'accent sur les aspects les plus récents de la recherche vernienne. On ne s'étonnera donc pas si le Verne « classique », celui des *Voyages extraordinaires* n'occupe qu'une part, centrale, certes, mais minoritaire. Ces contributions, consacrées au « Jules Verne écrivain » sont accompagnées de la réédition d'une préface de

François Raymond à *Sans dessus dessous*, parue aux éditions Jacques Glénat en 1976. Nous avons tenu à rendre ainsi hommage à ce brillant et modeste essayiste, spécialiste de Verne, du roman policier, de Gaston Leroux et d'Alfred Jarry, ancien condisciple de Michel Butor, et dont la disparition prématurée en 1992 nous a tous privés d'un animateur irremplaçable et d'un ami de qualité. Hommage tout aussi indispensable en les pages de cette revue, un très brillant et très iconoclaste texte de Marc Soriano paru en 1978 dans le *Monde de l'Éducation*, et qui aura sans doute autant ouvert d'horizons nouveaux de lectures qu'il aura fait grincer de dentiers bien-pensants.

En ouverture, on trouvera trois articles consacrés au Jules Verne *nouveau*, celui qu'ont révélé depuis 1978 les exhumations et les publications de manuscrits inédits. Ces études permettent de faire le point sur « Jules Verne avant Jules Verne », c'est-à-dire avant la parution chez Hetzel de *Cinq semaines en ballon*. Une place importante a également été réservée au « Jules Verne privé / Jules Verne public » : celui des correspondances, celui des relations avec son fils Michel, et aussi le mélomane qui garda toute sa vie la passion de l'art dramatique. La dernière partie se veut plus transversale, voire comparatiste. L'irritante question des publications posthumes, véritable énigme policière aujourd'hui presque entièrement résolue, fait donc l'objet d'une mise au point. Il a semblé intéressant de consacrer une étude à un phénomène très péri-vernien, mais « incontournable » pour beaucoup, celui de la bibliophilie vernienne. Il valait également la peine d'explorer la « postérité » anglo-saxonne de Verne : s'agissant du roman d'aventure, et plus précisément du roman dit « de mondes perdus », elle s'avère en effet impressionnante en nombre, voire en qualité. On appréciera pour finir, avec la suite de sonnets de Charles-Édouard Pla, un exemple des processus par lesquels l'*imaginaire vernien* peut féconder chez le lecteur un *imaginaire singulier* : à partir de citations, à partir des vers de Virgile présents dans le texte, à partir de rêveries sur les illustrations du visionnaire Riou, le *Voyage au centre de la Terre* se révèle matrice d'une réécriture re-créatrice... Dans le même ordre d'idées nous devons à l'amitié du Professeur Antoine Faivre un beau « souvenir d'enfance » tout aussi révélateur de cette *fécondation d'imaginaire* opérée par la rencontre entre le texte vernien et le chef-d'œuvre, proprement uchronique, d'un cinéaste allemand parvenu à naviguer comme en plongée profonde durant le cauchemar nazi.

Nos remerciements vont aussi à Jean Chesneaux, pour avoir eu l'obligeance de répondre à une véritable commande de notre part, s'agissant de s'interroger sur la redoutable question des opinions politiques de Jules Verne. Mais, pourquoi le cacher ? ce dossier Jules Verne résulte aussi d'un certain nombre de choix et d'opportunités, et aussi de diverses vicissitudes et rencontres ajournées ; il ne peut donc rendre compte pleinement de la richesse et de la diversité des études verniennes depuis 1978. Qu'il s'agisse des autorités confirmées ou bien des jeunes chercheurs que l'on espère pleins d'avenir, nous n'avons pu faire la place qu'ils méritent à Simone Vierne, Jean Delabroy, Alain Buisine, Daniel Compère, Christian Chélebourg, Jean-Michel Margot, Jean-Paul Dekiss ou bien Laurence Sudret, Michaël Lacroix, Jacques Davy ou Claude Lengrand ; les Actes à paraître du Colloque de Cerisy-la-Salle que nous avons dirigé avec Christian Robin en août 2004 donneront à lire certains d'entre eux. Mais ce sera au lecteur de se tenir attentif, s'il le souhaite, aux publications nouvelles que ce Centenaire Jules Verne apportera dans son sillage.

Nous remercions enfin les éditions José Corti de nous avoir autorisés à reproduire ici les repères biographiques que nous avons établis pour notre édition de *Maître Zacharius et autres récits* (collection « Merveilleux », 2000).

Ce Centenaire de la mort de Jules Verne apportera-t-il des éclairages nouveaux, des révélations, des inédits ? Il est évidemment trop tôt pour le dire au moment de mettre le point final à cette introduction. Pour nous et pour nos collaborateurs, ce numéro d'*Europe* se sera surtout voulu un témoignage de reconnaissance envers celui qui, depuis l'enfance, ne cesse de nous accompagner, de nous donner tant à rêver qu'à analyser, sans que jamais, ô miracle ! la dimension ludique soit absente de ce long compagnonnage. Le philosophe Michel Serres l'avait bien pressenti voilà quelques décennies : le reporter Tintin et le capitaine Haddock sont bien les enfants de Verne, et comme tels, nos grands frères.

Jean-Pierre PICOT